

dressions notre tente, déjà nous songions à la transporter sur le rivage de quelqu'une des baies du plus grand lac du globe. en face de cette immensité de forêts, de prairies et de lacs, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses.

« Cette pensée, ce désir tiennent au fond même de notre entreprise et sont impérieusement commandés par les circonstances : et, en effet, les nations indiennes les mieux conservées, les plus nombreuses, sont répandues dans cet immense Ouest qui touche au lac Supérieur. La plupart n'ont jamais eu de Missionnaires catholiques, et depuis assez longtemps elles sont visitées par des prédicants méthodistes. Quand on s'arrête à cette pensée, il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de zèle pour sentir ses entrailles émus.

« Je dirai encore une chose : ces sauvages, tels que nous les connaissons, depuis le lac St. Clair jusqu'au lac Supérieur, ont de quoi intéresser vivement quiconque a quelques sentiments apostoliques, non seulement à cause de leurs grandes infortunes nationales et de leur misère privée, qui est quelquefois extrême, non seulement par leur déplorable situation aux yeux de la Foi, mais encore par des qualités estimables qui se révèlent à un sage observateur, par un certain penchant au catholicisme et par l'autorité puissante, paternelle, divine, qu'ils aiment à reconnaître dans la *Robe Noire*.

« Je sais qu'on a dit : Le sauvage est, dans l'espèce humaine, au dernier degré. Mais cette proposition, à cause de sa généralité et dans le sens qu'on lui donne ordinairement, est fautive. Car l'Indien a son type de beauté physique assez remarquable : on en est quelquefois singulièrement frappé. Or, est-ce là tout ce que Dieu lui aurait donné ? Est-ce là tout ce qu'on admire dans un guerrier de la race rouge ? Si les formes et les manières peu attrayantes ne sont pas un signe de l'absence des belles qualités de l'esprit et du cœur, pourquoi les habitudes de la forêt le seraient-elles ? Il faut qu'on apprenne à mieux juger les sauvages.

« On dit encore : L'Indien n'est pas ce qu'il fut autrefois.— Dans le conseil de guerre et sur le champ de bataille, cela est vrai : mais s'il a moins de sagesse et de valeur, il a aussi moins de fourberie et de férocité. On peut dire qu'il n'est pas méchant. Ses défauts ont été singulièrement affaiblis et ses bonnes qualités ne sont pas éteintes. Le sauvage est véritable enfant. Toute éducation ne lui convient pas. Vouloir l'élever et civiliser comme un Européen, c'est presque vouloir changer la couleur de sa peau.

« Seule, l'Eglise catholique, cette sage et tendre mère de tous les habitants du globe, sait donner à chaque peuple, comme à chaque individu, ce qu'il lui faut pour cette vie et pour l'autre. Elle peut, modifiant la nature et les habitudes de l'Indien, le rendre chrétien fervent et heureux, sans qu'il cesse d'être sauvage. Au contraire, moins il aura de rapports avec l'habitant des cités, plus sa régénération sera aisée et durable.

« Voilà pourquoi la Grande-Manitouline nous paraît être un sanctuaire pour nos sauvages. Dans cette île, loin des sectes et des vices des hommes civilisés, loin des marchands et sur tout des vendeurs de boissons nous avons l'espoir de recueillir un bon nombre de ces pauvres enfants de la forêt, que poursuit, jusque dans leurs plus éloignées et leurs âpres solitudes, cette cruelle civilisation qui les a dispersés et presque anéantis.

« Ici, une pensée se présente bien naturellement. Voilà donc à quel degré de misère et d'abaissement sont descendus les maîtres de ce riant et magnifique pays ! Sans doute une parole de châtement et de mort fut envoyée d'en haut contre ces nations barbares : elle a eu son accomplissement. Mais la miséricorde suit la justice ; le Seigneur a pitié de ceux qui souffrent, et un jour arrive où il a surtout pitié des peuples sur lesquels son bras s'est appesanti, et qui n'existent plus que dans quelques restes dispersés et mourants.

« Ces restes, d'ailleurs, appartiennent à l'Eglise, puisqu'elle acheta, il y a deux siècles, cette nouvelle terre, au prix des sueurs et du sang de ses Missionnaires. Alors, autour de ces lacs et de ces forêts immenses, elle recueillit de belles prémices. Nous le disons même aux sauvages païens ou protestants : « Vos pères furent catholiques. » Ils nous écoutent, et il y a parmi eux assez de souvenirs pour que ce fait ne soit pas contesté, assez d'intelligence pour qu'il soit compris.

« Par conséquent, dans ceux qui furent autrefois ici le peuple de Dieu, toute cette postérité sauvage doit trouver des bénédictions. C'est notre pensée, c'est notre espoir, et c'est aussi un encouragement accordé à notre faiblesse. Car, aussi bien que nos néophytes, nous avons besoin de nous rappeler le passé, et d'y voir nos pères. Il est vrai que, par la comparaison, ce passé nous humilie et pourrait nous abatre ; mais aussi, sous tant d'autres rapports, il est bien propre à nous donner des forces.

« Que Dieu soit béni ! Il a daigné nous appeler, et nous sommes

venus avec joie et confiance ; nous avons commencé cette œuvre de salut, et nous la continuons, animés des mêmes sentiments, parce que nous comptons sur les grâces si puissantes de l'Eglise, sur celles de notre vocation spéciale, et sur les prières que fait pour nous l'Association, véritable miracle de Providence opéré pour être un nouveau et puissant auxiliaire du miracle toujours subsistant de la propagation de la foi.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, Messieurs,

« Votre très-humble et obéissant serviteur,
« P. CHAZELLE. »

MISSION DES CHANTIERS.

Les RR. PP. Durocher et Bermond sont de retour des chantiers depuis un mois et s'occupent à Bytown des jeunes gens des cages afin de compléter ainsi leur mission. Ils ont visité dans le courant de l'hiver un bien plus grand nombre de chantiers que l'année dernière. Soixante sept sur l'Ottawa et ses affluents donnant terme moyen 18 hommes chacun, en tout 1216 ; ajoutons à ce nombre a peu près 600 hommes sur les rivières de la Pêche, de la Gatinau et du Lièvre nous avons un chiffre total de 1800 hommes qui ont été évangélisés, c'est-à-dire près de deux tiers de plus que l'an passé. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur faisant connaître une lettre du P. Bermond au R. P. Guigues ; elle offre plusieurs détails qui les intéresseront.

Bytown, le 15 mai 1846.

Mon Révérend Père,

Les deux mois et demi que j'ai employés à visiter les chantiers me paraissent assez riches en fruits et en observations pour que je doive vous en faire part ; je crois d'abord inutile de vous dire que l'expérience acquise par le P. Durocher, pendant sa mission de l'année dernière nous a été du plus grand secours. Son zèle, son activité que vous savez si bien apprécier ont aplani bien des difficultés qu'un ministère aussi pénible offre aux ouvriers qui exercent. Il vous rendra j'en suis sûr compte lui-même du succès de ses travaux, je me borne à vous faire part de mes observations. J'y joindrai des détails qui me sont personnels et que j'eusse rejetés comme trop minutieux si vous ne m'aviez pas fait un devoir de vous le communiquer.

J'ai acquis la certitude que cette mission qui avait été jugée impossible par quelques uns, presque inutile par un très grand nombre, est au contraire une des œuvres les plus importantes et les plus méritoires que notre société puisse accomplir dans le Canada. Ma conviction à cet égard peut servir de fondement à celle de plusieurs, parcequ'en acceptant ce ministère que l'obéissance m'imposait, j'étais plus que bien d'autres persuadé que tout se réduirait à des peines physiques pour le missionnaire et à des sacrifices d'argent pour la Propagation de la Foi. Aujourd'hui je connais mieux les hommes des chantiers que beaucoup de ceux qui en parlent, et j'affirme qu'ils ne méritent pas toute la réputation qu'on leur a faite. Sans doute ils ont des défauts et de bien grands défauts et je serais étonné qu'ils n'en eussent pas, mais il me semble qu'il y a de l'injustice à les condamner quand il faut les plaindre. On doit regarder comme une inspiration du ciel la pensée du pieux prélat qui a voulu venir au secours de cette partie de son troupeau la plus abandonnée et la plus digne de sa charité. Qu'il est triste de voir ces jeunes gens à l'âge où les passions commencent à se faire sentir, lorsqu'ils auraient besoin de tous les secours religieux, de toute l'autorité paternelle pour les retenir ou les diriger dans la vertu. Qu'il est triste de les voir s'enfoncer dans ces forêts ; là plus de prêtre, plus d'église, personne pour leur donner un conseil salutaire et leur rappeler les devoirs qu'ils ont à remplir. La seule ressource qui leur reste c'est la foi ; avec elle il faut qu'ils supplient à tout, qu'ils luttent contre les penchants, les mauvais exemples, les occasions dangereuses qu'ils rencontrent à chaque pas ; il est surprenant qu'ils restent moins bons ou qu'ils deviennent mauvais puisqu'on les regarde comme tels. Plût à Dieu que notre jeunesse de France valût celle-ci ; qu'elle n'eût pas plus d'éloignement pour le prêtre, d'indifférence pour les sacrements, de mépris pour les choses saintes et qu'on pût aussi facilement porter la lumière et le repentir dans son cœur, la religion n'aurait pas des larmes aussi abondantes à répandre, et les triomphes de la grâce seraient plus multipliés. Si cette mission était moins fructueuse elle me paraîtrait encore digne d'être ambitionnée pour tout prêtre qui sait que son mérite devant Dieu consiste bien plus dans le zèle qui l'anime, les fatigues qu'il endure, les sacrifices qu'il s'impose, que dans les œuvres qu'il accomplit. Jamais il ne ressemblera mieux au bon pasteur qui poursuit à travers les déserts la brebis égarée.

Permettez mon Révérend Père, que j'entre dans quelques détails, pour vous donner une idée assez exacte de la mission que je viens de faire : il me suffira de vous raconter une nuit passée dans un chantier. D'abord rien de plus triste que cette maison, si l'on peut appeler de ce nom quelques pièces de bois : posées encore revêtues de leur écorce, sur un carré de 4 mètres et six pieds au plus d'élévation : l'architecte n'y préside pas, le maçon ne s'en occupe pas, chacun est assez habile pour la construire, d'ailleurs le mérite de perfectionnement n'est convoité par personne, dans une, on les voit toutes. La porte est si basse qu'il faut presque ramper pour y entrer. Je connais quelqu'un qui a plus d'une fois heurté de la tête pour n'avoir pas fait une inclination assez profonde. La fenêtre a été supprimée comme inutile ou objet de luxe, le jour ne pénètre que par la cheminée, c'est-à-dire une